

« Conversations secrètes »

La conversation est une jouissance de l'illogique. Elle n'est pas assez attentive pour être dialogue, pas assez indifférente pour être méditation. Trop proche pour ignorer l'autre, trop éloignée pour s'investir.

Dans la conversation, on fait double je, on effleure l'intimité, on se parfume au secret. On feint l'importance en prêtant toute la gravité aux circonstances, on accorde à l'instant le vertige du temps. On annexe le domaine public en faisant de la rue une alcôve ...

Le photographe est un voleur d'instant qui désespère de saisir le tout dans les fragments. Chacun de ses regards exprime la puissance du continu. Dans « conversations secrètes », Martial Rossignol déflore l'intimité. Plus que de cadrer, les plans rapprochés gomment le reflux du monde. Il ne reste plus que ces deux là, le croisement de leurs regards, le parallélisme de leurs traits. Un visage d'institutrice, le doigt sur les lèvres, invite au silence. A moins que ce soit l'hésitation inhérente à toute conversation : fermer la bouche pour empêcher l'échapper d'un mot, d'une intention. Entre les deux personnages, l'une d'elle s'est fait la belle, sous la forme d'un cœur inachevé. L'homme au chapeau a tenté vainement de l'attraper au vol. C'est là toute la conversation : des mots comme des bulles de savon, des lignes ébauchées, des morceaux de phrases qu'on voudrait arrêter mais qu'on oublie aussitôt. On se dit qu'il faudra y revenir. Mais trop tard. Le manteau comme le chapeau, à l'inverse, exposent des lignes arrêtées, un monde binaire, fait de sombre et de clair, tandis que la parole, elle, refuse la grille rationnelle du quadrillage et s'habille de clair-obscur, de fugacité. L'homme et la femme ne regardent en définitive que la fuite des sons inaudibles, la traversée du temps. La conversation n'a rien de la conservation.

Des images fragiles, futiles, sur le fil de l'élégance ; une rhétorique de l'existence. Et pourtant, de ces fragments de légèreté, surgit, comme subrepticement, la profondeur de l'être. Son mystère surtout : des traces, des visages dérobés. Ne restent que des chapeaux...

Toujours la même histoire, infiniment renouvelée : les masques de l'antiquité grecs ont laissé place à la joute des chapeaux, comme autant de signes. L'imbécile regarde le doigt qui montre la lune... Voilà qu'il nous faut regarder ailleurs. La photographie est un art de la subtilité, déviance du regard, érotisation de la vie. Au fond, nous sommes toujours d'un ailleurs, et le photographe nous y mène, presque à notre insu. Il suffit de nous laisser emporter, d'accepter de nous perdre de dans l'image pour nous retrouver, de ne plus voir pour regarder enfin. Entrer parfois dans une nouvelle sémiologie : par la fragmentation de l'image, les éclats de surface, nous embaument d'une certaine légèreté de l'être. Il faut pour cela, renoncer à l'évidence première, aux traits arrêtés, aux formes fermées. Par l'illusion, se libérer de l'illusion. Voici des reflets qui ne parlent aucunement à qui préfère toujours la brutalité de l'original : l'artiste qui s'ingénie à travestir, aime toujours plus le regard que le regardé. Vous cherchez des visages ? Regardez les chapeaux, vous verrez mieux. Vous voulez entendre ce qui se dit dans ce fragment de temps ? Voyez les yeux : ils donnent à entendre.